17me Année. — N° 3184 UN NUMERO : 15 Centimes Samedi 15 Février 1873

BUREAUX : RUE NAIN.

ABONNEMENTS :
ROUBAIX-TOURCOING : Trois mois 2 fr ; Six mois, 3 fr. ; Un an, 4 f.
LE NORD DE LA FRANCE : Trois mois, 1 fr. ; Six mois, 2 fr. ; Un an, 5 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES ; 20 centimes la ligne
RÉCLAMES : 25 centimes »
— On traite à forfait. —

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

DIRECTEUR-GÉRANT : A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain. — A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée ; A Paris, chez MM. Havas, Laffite-Bullier, à Cie place de la Bourse, 8 ; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains : *Roubaix à Lille*, 5 17, 7 21, 8 21, 9 53, 11 26, m., 12 26, 1 56, 3 42, 5 11, 6 13, 7 38, 9 26, 11 11, s. — *Roubaix à Tourcoing-Mouscron*, 5 38, 7 18, 8 48, 10 13, 11 26, m., 1 15, 2 38, 4 18, 5 48, 8 13, 10 [illegible] 11 15. — *Lille à Roubaix*, 5 20, 7 00, 8 30 9 55, 11 05, 12 57, 2 20, 4 30, 5 30, 7 55, 10 05, 11 15 *Tourcoing à Roubaix et Lille*, 5 10, 7 12, 8 12, 9 46, 11 17 12 17, 1 47, 3 33, 6 03, 7 28, 9 24, 11 02 *Mouscron à Lille*, 7 [illegible] 00, 9 36, 11 05 12 05, 3 21, 4 50, 5 [illegible] 10, 9 19.

ROUBAIX, 14 FÉVRIER 1873

BOURSE DE PARIS

DU 13 FÉVRIER

3 0/0	55 50
4 1/2	82 »
Emprunt 1871	87 15
Emprunt 1872	89 25

DU 14 FÉVRIER

3 0/0	55 70
4 1/2	81 50
Emprunt 1871	87 30
Emprunt 1872	89 45

LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière du *Journal de Roubaix*.)

Paris, 13 février.

Les affaires de l'Espagne font, en ce moment, diversion à nos affaires d'intérieur, sur lesquelles cependant, elles pourront bien avoir leur contre-coup. M. Thiers se montre très-préoccupé de ce qui se passe de l'autre côté des Pyrénées. Le président du gouvernement républicain à Madrid, M. Figueras, était récemment à Paris, et aurait vu M. Thiers, dit-on.

Les républicains espagnols, comme tous ceux des autres pays, ont la folie de ne pas vouloir l'armée permanente ; les débris de celle qui existe encore en Espagne sont licenciées ce qui ne peut manquer de susciter la plus effroyable anarchie.

On répand le bruit que l'artillerie et le génie se seraient prononcés pour l'infant don Alphonse, fils de la reine Isabelle et l'auraient proclamé roi. La troupe de ligne, au contraire, serait favorable à la république. Mais toutes ces nouvelles sont sans doute prématurées.

Un grand nombre de carlistes réfugiés en France cherchent à entrer en Espagne ; les bandes carlistes vont recevoir une vive impulsion. Les populations françaises sur les frontières des Pyrénées sont très-favorables aux carlistes. Ils n'ont jamais eu une plus belle chance.

Le *Journal des Débats*, qui veut nous imposer la République, n'en veut pas pour l'Espagne, parcequ'il craint les excès qui vont se commettre. Mais est-ce que les orgies révolutionnaires de nos Républiques en 1792, en 1848 et pendant la Commune de 1871, ne devraient pas inspirer aux *Débats* les mêmes craintes pour le maintien du système républicain en France ?

Hier, pendant l'apparition de M. Thiers à l'Assemblée, où il ne s'était pas montré depuis deux mois et demi, il a été trouvé plus vert et plus pimpant que jamais. Sa présence a été interprétée comme une protestation anticipée contre les exclusions prononcées par la commission des Trente. On a remarqué que, sauf le duc d'Aumale qui est venu donner une poignée de main au Président, aucun membre de la droite ne l'a approché. Il n'a été entouré que par des membres de la gauche, et encore peu nombreux.

Les 98 bulletins blancs qui ont refusé de voter pour la réélection du présideé Grévy, étaient attribués à des membres du centre droit qui avaient conservé une impression pénible de la manière dont l'honorable président s'était tiré de ses fonctions lors du dernier incident Jules Simon. Telle serait la cause du petit mouvement de défaveur qui a donné naissance à ces 98 avertissements.

Les nouveaux secrétaires, MM. Blin de Bourdon, pour la droite, Voisin pour la gauche et Grivart pour le centre droit ont obtenu le chiffre le plus éleyé des voix, ce qui prouve que les candidats de la droite rallient le plus grand nombre de sympathies générales, car il est bien évident que, dans chaque groupe particulier, nul membre ne refuse de voter pour son candidat.

Dans les couloirs, les intérêts de la presse de province sont l'objet de sérieuses préoccupations. On parle toujours d'organiser pour elle un système de correspondances télégraphiques et peut-être aussi imprimées. Jamais les dispositions de la majorité n'avaient été plus favorables à ces grosses questions. C'est surtout le procédé télégraphique qui rencontre l'approbation.

Les membres de la majorité paraissent très-peu disposés à consentir aux vacances de six semaines que M. Thiers voudrait faire prendre à l'Assemblée pour Pâques ; il est probable qu'il n'y aura pas plus de 15 jours de votés.

Puisque nous allons avoir de nouveau le spectacle des hautes-œuvres révolutionnaires, notre public, trop oublieux, fera bien de relire ce qui s'est passé chez nous de 1789 à 1795. Ce récit a été fait sous la forme d'un roman très attachant par M. Aug. de Barthélemy, sous ce titre : *Pierre le Pallarot*. L'auteur a choisi la forme du roman, afin de trouver plus facilement des lecteurs là où il tenait surtout à en trouver. Ce qu'il a voulu, en réalité, c'est présenter à un public si fatalement indifférent, une sorte d'odyssée populaire à travers les hideuses saturnales, les crimes et les misérables palinodies des radicaux de 93, ces sinistres devanciers des radicaux de notre époque. M. de Barthélemy a tenté de faire voir tout ce que la révolution nous a enlevé de garanties pour la vraie liberté, en se substituant à nos vieilles institutions monarchiques. Cette revue rétrospective, écrite avec beaucoup d'entrain, a réussi dans plusieurs journaux, comme feuilleton, et n'obtiendra pas moins de succès sous la forme du volume in-12, publié chez Didier.

DE SAINT-CHÉRON.

On nous écrit de Versailles :

Je n'ai point de nouvelles à vous donner de la fusion, ou plutôt aucun fait nouveau à vous signaler à ce sujet. Je dois néanmoins vous faire savoir que lundi dernier, M. Edouard Hervé, rédacteur en chef du *Journal de Paris*, a réuni à sa table plusieurs notabilités de la droite, entre autres MM. Ernoul, Baragnon et de la Rochefoucauld-Bisaccia. — Le fait n'est pas sans importance, car on n'ignore pas que M. Edouard Hervé n'est pas seulement comme écrivain distingué, mais comme homme, un personnage dans le parti orléaniste.

Autre fait dont je vous dois aussi l'explication : M. le duc d'Aumale a choisi pour parrains à l'Académie, M. Guizot et M. Thiers. Le premier de ces noms a été très-bien accueilli ; on s'est étonné de voir le second choix. Je crois être dans le vrai en vous disant qu'il n'y faut pas mettre beaucoup de malice ; je crois être aussi dans le vrai en vous affirmant que le prince n'a voulu avoir là qu'un souvenir. Il retrouve à l'Académie les deux plus considérables ministres du règne de son père, il les a choisis pour parrains. Rien ne doit paraître plus simple, plus naturel ; rien là ne peut prêter aux suppositions malveillantes et à des calculs politiques.

Voici les nominations faites hier dans les bureaux de l'Assemblée nationale :

1er bureau, président, M. Mazure ; secrétaire, M. Savary.

2e, président, M. Bonstfon ; secrétaire, M. Anisson-Dupeyron.

3e, président, M. de Larcy ; secrétaire, M. de Chabrol.

4e, président, M. Corne ; secrétaire, M. Rathier.

5e, président, M. de Mortemart ; secrétaire, M. Martel.

6e, président, M. Vitet ; secrétaire, M. Clercq.

7e, président, M. Jouarès ; secrétaire, M. de Mahy.

8e, président, M. Martel ; secrétaire, M. Chabaud-Latour.

9e, président, M. Schœrer ; secrétaire, M. Boreau-Lajanadi.

10e, président, M. Kolb-Bernard ; secrétaire, M. de Lacombe.

11e, président, M. Changarnier ; secrétaire, M. Cazenove de Pradines.

12e, président, M. Magne ; secrétaire, M. Valfond.

13e, président, M. Benoist d'Azy, secrétaire, M. Bottieau.

14e, président, M. Moulin ; secrétaire, M. de St-Pierre.

15e, président, M. de La Rochette, secrétaire, M. Curtes-Bourdet.

Nouvelles du jour

*** A propos de la présence de M. Thiers à la séance d'hier, le *Courrier de France* prétend avoir entendu le dialogue suivant : — Messieurs, je suis en rupture de ban. Puis s'approchant de la tribune, il ajouta, en se tournant vers l'un des secrétaires de l'Assemblée — Puis-je monter ? Et comme chacun s'effaçait pour laisser le passage libre à M. le président de la République. — Messieurs, dit M. Thiers de sa petite voix aigre, si une fois là haut j'allais parler... L'assistance sourit et M. Thiers déposa son vote...

*** M. Thiers a eu hier matin une entrevue avec une députation des fabricants de sucre. Il s'est entretenu avec elle de la loi concernant cette industrie.

*** L'extrême gauche se dispose, dit-on, à envoyer une adresse aux républicains de Madrid. M. Quinet serait chargé de préparer un projet.

*** Le conseil d'Etat vient de décider à propos du décret dictatorial du 26 mars 1852 sur le redressement et l'élargissement des rues, qu'il n'y avait pas lieu d'en étendre l'application, vu les dispositions exceptionnelles qu'il renferme. »

*** Nous trouvons dans l'*Univers* les lignes suivantes, qui parlent d'un fait grave :

« Nous recevons d'un haut personnage une information dont l'importance est assez grande pour mériter une enquête qui en fasse éclater la vérité. Cette personne nous affirme, d'après des informations puisées à une source confidentielle, que, du 12 au 22 juillet 1870, M. le comte d'Arnim, ministre de Prusse près le Saint-Siége, quitta son poste pour se rendre à Caprera.

« Son absence aurait été fort courte, et il se serait embarqué à Livourne à bord d'un navire appartenant à la Prusse.

« Nous ne pouvons en dire davantage, mais nous désirons vivement qu'il soit mis fin à une réserve préjudiciable à l'histoire. Il y a là un devoir de conscience pour ceux qui sont en mesure de répandre la lumière sur le fait que nous ne pouvons qu'indiquer.

« Si la démarche de M. le comte d'Arnim était prouvée, on saurait une fois pour toutes jusqu'où vont les scrupules politiques du prince de Bismarck, et une fois de plus de quelle nature était le *patriotisme français* de Garibaldi. »

*** On avait fait courir le bruit du départ de M. Barthélemy Saint-Hilaire pour Madrid.

M. le secrétaire général.... de la République n'a pas quitté Versailles. La nouvelle était non-seulement inexacte, mais encore invraisemblable. Ce n'est pas M. Barthélemy Saint-Hilaire, ce sont ses lettres qui voyagent.

*** On nous affirme, dit la *Correspondance de Paris*, que l'Internationale se dispose à profiter de l'abdication du roi Amédée, et que plusieurs de ses chefs sont déjà en route pour Madrid.

*** Le dépôt du rapport de la commission des Trente pourrait bien être retardé de quelques jours. On dit que M. de Broglie est très souffrant et ne peut y travailler.

*** M. le général de Ladmirault, gouverneur de Paris, né en 1808, était arrivé cette année à la limite d'âge des généraux de division qui passent de droit dans le cadre de réserve à soixante-cinq ans.

Par décision présidentielle du 5 février, il vient d'être maintenu en activité dans la première section du cadre de l'état-major général de l'armée. Il a été maintenu, conformément à la loi, comme ayant commandé en chef un corps d'armée devant l'ennemi.

*** D'après ce qu'apprend la *Gazette allemande*, l'ambassadeur de France accrédité à Vienne, M. le marquis de Banneville, est parti pour Paris, où il a été appelé.

*** On s'entretenait beaucoup hier, à Versailles, d'un enlèvement de papiers qui aurait eu lieu à la légation d'Italie, située, comme on sait, au rond-point des Champs-Elysées.

Il s'agirait, disait-on, de papiers importants qui auraient été déposés, quelque temps avant la guerre de 1870, entre les mains du ministre plénipotentiaire italien par la duchesse de Castiglione.

La police a voulu faire des perquisitions dans l'hôtel de la légation, mais M. Nigra s'y est opposé, en vertu des prérogatives attachées à sa qualité de représentant diplomatique accrédité près le gouvernement français.

Cet incident, dit le *Messager de Paris*, était l'objet de nombreux commentaires dans divers groupes de la Chambre, et nous ignorons encore quelle peut en être la véritable portée.

ASSEMBLÉE NATIONALE

Séance du 13 février.

PRÉSIDENCE DE M. MARTEL

La séance est ouverte à 2 heures 45 minutes.

Le procès-verbal est lu par l'un des secrétaires.

M. de Malleville, à propos de la séance du 10, déclare qu'il n'a nullement, en 1847, défendu le compte-rendu obligatoire, mais au contraire combattu.

Adoption du procès-verbal.

Dépôt d'un projet portant reconstitution des titres de rentes incendiés et déposés pour cautionnement.

M. des Rotours demande par un projet de loi une enquête sur la situation de l'industrie houillière en France.

M. Jules Braune appuie l'urgence, vu la nécessité de faire cesser les craintes non justifiées de crise.

L'urgence n'est pas déclarée.

Dépôt par le ministre de la marine d'un projet demandant ouverture d'un crédit de 1 million en faveur des victimes du dernier cyclone de l'île de la Réunion.

L'urgence est déclarée.

L'ordre du jour appelle la discussion du projet relatif au régime des sucres.

M. le ministre du commerce expose que le projet actuel a été présenté par le gouvernement pour satisfaire à un engagement pris vis-à-vis de l'Angleterre et de la Belgique ; engagement tendant à supprimer la prime à l'exportation et de placer les sucres de différentes provenances sur le pied de l'égalité complète en ce qui concerne l'importation.

Il ne s'agit pas d'innover, mais d'introduire chez nous une législation déjà en vigueur dans les pays contractants. La France est le pays où la production du sucre est la plus considérable, et la production ainsi que la conformation tendant à l'accroître. Le projet a une double utilité, remplir nos engagements et percevoir l'impôt sur une base équitable.

M. Alfred Dupont estime que le projet, loin d'améliorer la situation, l'aggrave dans une proportion désastreuse. Naguère l'impôt produisait 170 millions ; l'an dernier il n'a donné que 105 millions, soit un déficit de 65 millions ; ce déficit est dû en partie à l'imperfection du mode de perception basé sur le système des types.

Or donc, la portée de ce régime est détestueuse et le rendement est mal calculé, et souvent le Trésor est épuisé ; de là, la nécessité d'exercer les raffineries si l'on veut que l'impôt soit perçu sur la valeur réelle du produit. (Assentiment sur plusieurs bancs.)

L'orateur établit ensuite que la perception mal assise, en 10 ans, a fait perdre au Trésor une somme égale au produit des 18 centimes des recettes perçues, par 157 millions, chiffre qui représente la plus value de la production sucrière.

Suivant l'honorable membre, la loi ac-

Feuilleton du *Journal de Roubaix*

DU 15 FÉVRIER 1873

— 16 —

LE TRIOMPHE

D'UNE FEMME

(Traduction de l'anglais)

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE VI.

La maison noire sur les bords de la Seine.

(Suite)

« Hum ! marmottait-il. *Entrée* de Raoul qui descend sur la scène par un escalier. *Raoul* est médecin et la maison lui appartient ainsi que l'escalier. La maison du coin est à *Gobemouche* le barbier farceur, et la fenêtre à tuiles est celle de la chambre de *Madeline*. Elle va venir tout à l'heure et causer avec le médecin, qu'elle croit un brave homme, quoiqu'il lui ait donné de l'aqua tofana pendant les trois dernières semaines. *Catherine de Médicis* traverse le pont volant et apparaît déguisée en nonne. Cette pauvre Catherine, dans combien de drames n'a-t-elle pas figuré depuis qu'elle a disparu de la scène du monde ! N'avait-elle pas autre chose à faire que d'empoisonner les gens pendant sa vie. A la Porte-Saint-Martin et sur les bords de la Tamise, du côté de Surrey, elle n'a pas d'autre occupation. Mais il faut que je décrive aussi les costumes. Raoul est habillé de velours noir avec un haut-de-chausse écarlate, la barbe taillée en pointe, les sourcils tout droits et les cheveux noirs coupés ras, austère et digne. Evidemment ce sera Cromshaw qui remplira le rôle de Raoul ; Spavin, lui, se chargera du rôle du soldat qui s'enivre et arrache le masque de velours de *Catherine* à la dernière scène.

Oui, cela fera très-bon effet en Angleterre. *Charles IX*, rôle muet, tout le monde peut le jouer, vient de finir la lecture du traité *à l'arsenic* sur la chasse au faucon. Il quitte le livre et bâille. C'est le poison qui commence à agir. *Catherine*, déguisée en nonne, a été suivie par Spavin, je veux dire par le soldat jusqu'au Louvre, après une conversation que celui-ci a surprise entre elle et *Raoul*. Le *roi*, à l'agonie, demande qui l'a empoisonné. « Cette femme, cette sorcière, ce démon sous forme humaine, » s'écrie le soldat en démasquant Catherine. « Ciel ! c'est ma mère, » s'écrie le roi tombant mort. Ce *c'est ma mère* doit valoir trois salves d'applaudissements pour le moins. Je suppose que Spavin prendra pour lui le rôle du roi ; mettons donc : ciel ! c'est ma mère, cela fera tout aussi bien. »

Le pauvre Richard Thornton, qui ne s'était pas levé de bonne heure, travaillait jusqu'à une heure passée pour achever son modèle. Un soupir de soulagement lui échappa, quand il vit devant lui, terminé au grand complet, le carton qui représentait la vieille rue de Paris.

Il bourra sa pipe et se promena de long en large devant sa petite table, en admirant son œuvre avec satisfaction.

« Pauvre Nelly, dit-il tout à coup, je lui ai promis d'aller rue de l'Archevêque présenter mes respects à son vieux père. Ce n'est pas que le vieillard se soucie beaucoup de moi, mais Nell est si gentille. Si elle me disait de marcher sur les mains et de faire le papillon à la manière du vieux Golfie, je crois que j'essayerais de lui obéir. Mais maintenant il est trop tard pour me rendre chez M. Vandeleur Vane, ce sera pour demain. Il faut que j'entre encore à moitié prix à la Porte-Saint-Martin pour examiner de nouveau ce décor à huit compartiments. Voilà qui donnera de la peine au machiniste du Phœnix, je suis sûr. Qui, il faut que je revoie ce décor et... Ah ! mais j'y songe, et la Morgue ? »

M. Thornton acheva sa pipe, et se caressa le menton d'un air sérieux.

« Oui, il faut que je jette un coup d'œil sur la Morgue avant d'aller à la Porte-Saint-Martin. J'ai promis à cet ennuyeux J.-T. Jumballs de me rafraîchir la mémoire à ce sujet. Il fait en ce moment un grand drame dans lequel la moitié des personnages de la pièce reconnaît l'autre sur les tables en marbre. Il n'a jamais traversé la Manche, et je crois que ses notions sur la Morgue sont un peu vagues. Il s'imagine que c'est aussi grand que Westminster Abbey, et demande aux directeurs l'usage de toute la scène qu'il veut disposer obliquement comme le palais assyrien dans *Sardanapale*, pour que le spectateur croie à une étendue sans fin. Je dois esquisser pour lui cette scène. *L'intérieur de la Morgue vu à la lumière. La rencontre des morts et des vivants.* Ce sera un peu long sur l'affiche, en tous cas. J'irai dîner au Palais-Royal, et puis je jetterai un coup d'œil sur le triste dépôt. L'extérieur ne ferait pas mal avec Notre-Dame dans le lointain ; mais l'intérieur... Bah ! J.-T. Jumballs est un garçon de talent. Seulement, je ne serais pas fâché que son genre se portât sur autre chose qu'un charnier. »

Il prit son chapeau, quitta sa chambre, ferma la porte à clef, et descendit l'escalier en sifflant un air. Il était bien aise d'avoir fini son travail et d'être libre pour quelques heures dans cette ville étrangère.

Bien des gens, étrangers ou habitants trouvaient que Paris était un peu chaud, triste et désert par ce temps de canicule, mais la transition était pleine de charme pour Richard, qui habitait d'ordinaire aux Pilastres et vivait dans les solitudes de Northumberland Square, cet immense quadrilatère composé de maisons immenses et froides à l'œil, dont les habitants regardaient passer le flux et reflux à travers leurs persiennes et faisaient la grimace à la vue de son habit râpé.

M. Thornton alla chercher à dîner chez un restaurateur en vogue du Palais-Royal, où, pour deux francs, on vous servait les primeurs de la saison dans un salon splendide pendant que la musique jouait autour du jet d'eau au-dessous de vous.

La carte du jour effraya presque le jeune peintre tant elle était longue et variée, et il choisit au hasard un des nombreux potages énumérés par le garçon. Il lut tous les petits alinéas concernant l'impossibilité d'avoir un dîner pour deux et la possibilité de changer un plat pour un dessert et réciproquement, moyennant quelques centimes en sus. Il vit que presque tous les dîneurs s'abritaient derrière d'énormes tranches de melon couleur orange, en commençant leur repas, et terminaient par une petite salade de homard dans un grand plat, à laquelle ils accordaient toute leur attention. Il commanda donc un dîner en prenant pour modèles ces habitués si raffinés, et ne mangea pas grand'chose pour ses deux francs. Il paya ensuite, fit un salut gracieux à la dame du comptoir qui trônait en grande toilette au milieu d'un bosquet de salade et de fruits, et descendit un large escalier aboutissant derrière le Palais-Royal, dans la rue de Valois.

Il se paya une tasse de café et un cigare dans un café du grand carré, puis se dirigea vers la Seine en fumant